

1. Marée haute

L'île reposait dans des ombres à peine plus épaisses que celles qui glissaient rapidement depuis l'est à travers la lagune. Sur sa rive ouest, le sable humide de la plage étroite captait le même reflet scintillant du ciel qui traçait un sentier lumineux sur les eaux, de la plage à l'horizon. L'eau comme le sable était couleur d'acier recouvert d'un éclat d'argent, de sorte qu'il était difficile de dire où l'eau finissait, où la terre commençait.

C'était une petite île, si petite qu'une mouette l'aurait survolée en vingt battements d'ailes, mais la nuit était déjà tombée sur ses rives nord-est. Ici, les herbes des marais avançaient hardiment dans l'eau sombre, et les ténèbres siégeaient parmi les genévriers et les yaupons.

Avec le crépuscule, un étrange oiseau gagna l'île depuis les bancs extérieurs où il avait nidifié. Ses ailes étaient parfaitement noires et, d'un bout à l'autre, leur envergure excédait la longueur d'un bras d'homme. Il volait régulièrement et sans hâte à travers la lagune, d'un progrès aussi mesuré et délibéré que celui des ombres qui peu à peu effaçaient le sentier brillant des eaux. Cet oiseau s'appelait Rynchops, le « bec-en-ciseaux ».

Comme il s'approchait du bord de l'île, l'écumeur dérivait plus près de l'eau, projetant sa forme sombre en puissante silhouette contre la surface grise, comme l'ombre d'un grand oiseau passant inaperçu au zénith. Mais son approche était si calme que le bruit de ses ailes - à supposer qu'il existe - se perdait dans le murmure chantant de l'eau qui bousculait les coquillages sur le sable humide.

Aux dernières vives-eaux, quand la fine enveloppe de la nouvelle lune porta le clapotement des eaux jusqu'aux avoines de mer bordant les dunes du rivage, Rynchops et les siens étaient arrivés sur l'étroite bande de sable qui sépare la lagune et la mer. Ils avaient voyagé vers le nord, depuis la côte du Yucatan

où ils avaient hiverné. Sous le chaud soleil de juin, ils s'apprêtaient à couvrir leurs œufs et veiller leurs poussins bruns sur les îles sablonneuses de la lagune et les plages extérieures. Mais d'abord, fatigués par le long voyage, ils avaient passé quelques jours à se reposer sur les bancs de sable quand la marée était basse, et quelques nuits à parcourir la lagune et les marécages voisins.

Avant que vienne la pleine lune, Rynchops s'était souvenu de l'île. Elle était située derrière une paisible lagune dont les bancs repoussaient les rouleaux de l'Atlantique. Au nord, l'île était séparée du continent par un goulet profond où les jusants se précipitaient violemment. Côté sud, la plage s'inclinait doucement, de sorte qu'à l'étale les pêcheurs pouvaient avancer huit cents mètres avant que l'eau n'atteigne leurs aisselles tandis qu'ils ratissaient les coquilles Saint-Jacques ou déployaient leurs longues sennes. Dans ces hauts-fonds, les jeunes poissons abondaient, se nourrissant de petit gibier aquatique, et les crevettes fuyaient à reculons en battant de la queue. Chaque nuit, la vie généreuse des hauts-fonds attirait les becs-en-ciseaux, depuis les bancs où ils nidifiaient, pour s'y nourrir et faire vrombir leurs plumes au-dessus de l'eau.

Vers le coucher du soleil, la marée basse remontait. Elle couvrait maintenant les lieux où les oiseaux s'étaient reposés dans l'après-midi, avançant par le chenal et inondait les marais. Pendant la plus grande part de la nuit, les oiseaux cherchaient leur nourriture, glissant sur leurs ailes graciles à la poursuite de petits poissons montés avec la marée jusqu'à l'abri des herbages aquatiques. Parce qu'ils se nourrissaient à marée ascendante, les becs-en-ciseaux étaient aussi appelés *flood gulls*, les « mouettes des flots ».

Sur la plage au sud de l'île, où l'eau n'était pas plus profonde qu'une main d'homme et effleurait un sable délicatement ondulé, Rynchops se mit à dessiner des cercles et virevolter au-dessus des hauts-fonds. Il volait avec un curieux balancement,

levait ses ailes très haut après chaque battement, et tenait sa tête baissée afin que la moitié inférieure de son bec, en forme de lame de ciseaux, puisse trancher la surface de l'eau.

Cette lame creusait un sillon miniature à travers la lagune paisible, créant ses propres ondes et lançant dans l'eau des vibrations sourdes qui ricochaient sur le fond sablonneux. Ces transmissions étaient reçues par les blennies et les killis qui rôdaient par les hauts-fonds en quête de nourriture. Dans le monde des poissons, beaucoup de choses se transmettent par ondes sonores. Parfois, les vibrations leur signalent la présence d'animaux comestibles – petites crevettes ou crustacés rémipèdes évoluant en essaims au-dessus de leur tête. Ainsi, au passage du bec-en-ciseaux, les petits poissons curieux et affamés remontèrent à la surface. Rynchops, virant de bord et revenant sur sa route, goba trois d'entre eux en ouvrant et fermant rapidement sa courte mandibule supérieure.

Ah-h-h-h, cria l'oiseau noir. *Ha-a-a-a ! Ha-a-a-a ! Ha-a-a-a !* Sa voix était rude comme un aboiement. Elle portait au loin sur les eaux, et depuis les marais lui revinrent comme en écho les réponses des autres écumeurs.

Tandis que l'eau regagnait peu à peu le rivage sablonneux, Rynchops allait et venait par-dessus la plage sud de l'île, incitant les poissons à monter dans son sillage et les saisissant à son retour. Après avoir capturé suffisamment de vairons pour calmer sa faim, il s'éloigna de l'eau en une demi-douzaine de battements d'ailes et fit le tour de l'île. Comme il planait au-dessus des marécages de la pointe orientale, des bancs de killis passaient sous lui à travers les forêts de foin marin, mais ils étaient à l'abri de l'écumeur, dont l'envergure était trop grande pour lui permettre de voler entre les touffes d'herbe.

Rynchops contourna le ponton construit par les pêcheurs qui vivaient sur l'île, franchit le goulet et s'élança très loin sur les schorres, réjouï par son envol et ses mouvements dans les airs. Là, il retrouva un groupe d'autres écumeurs, et ensemble

ils volèrent au-dessus des marais en longues lignes et colonnes, parfois surgissant comme des ombres noires sur le ciel nocturne, parfois comme des oiseaux spectraux lorsque, telles des hirondelles, ils tournoyaient dans l'air en laissant voir leurs ventres clairs et leurs poitrails blancs. Tout en volant, ils firent entendre cet étrange chœur nocturne des écumeurs, mélange de notes hautes et basses, tantôt doux comme le roucoulement d'une colombe endeuillée, tantôt rude comme le croassement d'un corbeau : le chœur entier montant et descendant, se gonflant et vibrant, puis se mourant dans les airs comme les hurlements lointains d'une meute.

Les « mouettes des flots » volèrent autour de l'île, passèrent et repassèrent sur les plages du sud. Tout au long des heures de la marée montante, elles chassèrent en groupe sur les eaux tranquilles de la lagune. Les écumeurs aimaient les nuits obscures, et ce soir-là, d'épais nuages se déployaient entre l'eau et la lueur de la lune.

Sur la plage, le doux ruissellement de l'eau bruissait parmi les rangs d'anémies et de jeunes Saint-Jacques. Elle coulait rapidement sous les touffes de laitues de mer et réveillait les puces de sable qui y avaient trouvé refuge quand la marée avait reflué dans l'après-midi. Les talitres sauteurs se laissaient flotter sur le ressac de chaque vaguelette pour être emportés dans l'eau, nageant sur le dos, les pattes en l'air. Dans l'eau, ils étaient relativement à l'abri de leurs ennemis les crabes fantômes, qui arpenaient les plages nocturnes d'un pas vélocé et silencieux.

Dans les eaux bordant l'île, les écumeurs étaient loin d'être les seules créatures à chasser dans les hauts-fonds cette nuit-là. Tandis que les ténèbres s'épaississaient et que la marée de plus en plus haute venait laper les herbes des marais, deux tortues de mer se glissèrent dans les eaux pour y rejoindre les formes mouvantes de leurs congénères. C'étaient deux femelles, qui venaient de pondre leurs œufs au-dessus de la limite de marée haute. Elles avaient creusé des nids dans le sable mou, travail-

lant avec leurs pattes arrière jusqu'à creuser des trous en forme de carafe un tout petit peu moins profonds que la longueur de leurs corps. Elles avaient alors déposé leurs œufs - l'une cinq, l'autre huit. Puis elles les avaient soigneusement recouverts de sable avant de ramper par-dessus pour effacer la trace du nid. Il y avait d'autres nids dans le sable, mais aucun ne datait de plus de deux semaines, car la saison de nidification commence en mai pour les tortues marines.

En suivant les killis jusqu'à l'abri du marais, Rynchops aperçut les tortues nageant dans les hauts-fonds où la marée montait rapidement. Elles grignotaient les herbes et cueillaient de petits limaçons enroulés qui s'étaient hissés sur les brins plats. Parfois elles plongeaient pour prendre un crabe sur le fond. L'une d'elles passa entre deux sveltes échasses, comme des bâtons plantés dans le sable. C'étaient les pattes du grand héron bleu solitaire qui, chaque nuit, volait cinq kilomètres depuis sa colonie pour venir pêcher sur l'île.

Le héron se tenait immobile, le col recourbé sur ses épaules, le bec prêt à harponner tout poisson qui filerait entre ses pattes. Comme la tortue plongeait dans l'eau plus profonde, elle effraya un jeune mulot qui s'enfuit vers la plage, confus et paniqué. Le héron au regard acéré détecta ce mouvement, et d'un coup de bec attrapa le poisson par le milieu du corps. Il le jeta en l'air, le rattrapa tête la première et l'avalait. C'était le premier poisson, outre le menu fretin, qu'il attrapait cette nuit-là.

La marée se trouvait presque à mi-chemin de l'amas confus de débris marins, de bouts de bois, de pinces de crabe desséchées et de fragments de coquilles brisées qui marquait la limite de marée haute. Plus haut, le sable s'agitait faiblement par endroits, près du lieu où les tortues venaient de pondre. Les œufs de la saison présente n'écloraient pas avant le mois d'août, mais beaucoup de petits de l'an passé se trouvaient encore enfouis dans le sable, à peine éveillés de la torpeur de l'hivernage. Ils s'étaient nourris des restes de jaune d'œuf issus

de leur vie embryonnaire. Beaucoup étaient morts, car l'hiver avait duré longtemps et le gel avait mordu profondément dans le sable. Les survivants, faibles et émaciés, avaient tellement maigri dans leur carapace qu'ils étaient moins gros qu'au sortir de l'œuf. À présent, ils se déplaçaient fébrilement dans un sable où les vieilles tortues déposaient les œufs d'une nouvelle génération.

Vers le temps de la mi-marée, une ondulation traversa les herbes au-dessus des nids de tortue, comme au passage d'une brise, mais il y avait peu de vent cette nuit-là. Les herbes s'écartèrent au-dessus du sable. Un rat, aguerri par les années d'expérience et assoiffé de sang, était descendu jusqu'à l'eau par un chemin que ses pattes et sa forte queue avaient peu à peu changé en un sentier régulier dans les herbes. Il vivait avec sa compagne et d'autres rats sous un vieil abri où le pêcheur gardait ses filets, se débrouillant bien avec les œufs des nombreux oiseaux qui nichaient sur l'île - et avec les petits oiseaux qu'il attrapait.

Tandis que le rat guettait depuis la lisière d'herbes aux abords du nid de tortue, à un jet de pierre de là, le héron surgit de l'eau en un vigoureux battement d'ailes et s'envola jusqu'à la rive nord. Il avait vu deux pêcheurs dans un petit bateau contournant la pointe occidentale de l'île. Ils avaient pêché des flets en les harponnant contre les hauts-fonds à la lumière d'une torche qui flamboyait à la proue. Une tache de lumière jaune se déplaçait sur les eaux sombres à l'avant du bateau et lançait des rayons tremblants sur les ondulations tracées par l'embarcation et filant jusqu'au rivage. Deux points de feu verdoyaient dans l'herbe sur le sable, et ne bougèrent pas avant que le bateau ait contourné la rive sud pour se rendre au ponton de la ville. Alors seulement le rat se glissa depuis le sentier sur le sable.

L'odeur des tortues et celle des œufs fraîchement pondus flottaient lourdement dans l'air. Renflant et poussant des petits

cris d'excitation, le rat se mit à creuser, et en quelques minutes il avait déterré un œuf, percé sa coquille et sucé tout son jaune. Puis il en déterra deux autres, qu'il aurait pu manger s'il n'avait pas entendu quelque chose bouger dans une touffe d'herbe toute proche - le crapahutage d'une jeune tortue s'efforçant d'échapper à l'eau qui montait peu à peu le long des racines boueuses. Une forme sombre s'agitait dans le sable et le filet d'eau. Le rat saisit le bébé tortue et l'emporta entre ses dents parmi les herbes marécageuses jusqu'à une motte de terre plus haut placée. Trop occupé à ronger la mince carapace de la tortue, il ne fit pas attention à la marée qui s'élevait autour de lui et s'approfondissait autour de la motte. C'est ainsi que le héron bleu, revenant alors par le rivage, tomba sur le rat et le transperça.

Il y eut peu de bruits cette nuit-là, hormis ceux de l'eau et des oiseaux aquatiques. Le vent dormait. Du chenal accourait le son des vagues se brisant sur le barrage de la rive, mais la voix lointaine de la mer se réduisait presque à un soupir, une sorte d'exhalaison rythmique, comme si la mer, elle aussi, s'était endormie derrière les portes de la lagune.

Seule une oreille infiniment exercée aurait pu percevoir le son d'un bernard-l'hermite traînant sa carcasse sur la plage au-dessus du bord de l'eau : le frôlement sylphide de ses pattes sur le sable, le grattement de sa coquille contre une autre ; ou aurait pu discerner le tintement des minuscules gouttelettes qui tombèrent quand une crevette, poursuivie par un groupe de poisson, fit un bond hors de l'eau. Mais telles étaient les voix inouïes de la nuit insulaire, de la mer et ses rivages.

Les sons de la terre étaient peu nombreux. Il y avait un frêle trémolo d'insectes, prélude printanier aux violons incessants qui, plus tard dans la saison, honorerait la nuit. Il y avait le murmure des oiseaux endormis dans les cèdres - choucas et moqueurs - qui de temps en temps s'animaient assez pour

gazouiller paresseusement les uns aux autres. Vers minuit, un oiseau moqueur chanta presque un quart d'heure, imitant tous les chants d'oiseaux qu'il avait entendus ce jour-là en y ajoutant trilles, gloussements et sifflements bien à lui. Puis il se tut, lui aussi, laissant de nouveau la nuit à ses sonorités aqueuses.

Cette nuit-là, beaucoup de poissons entrèrent par l'eau profonde du chenal. Ils avaient le ventre large, des nageoires fines et portaient de grandes écailles argentées. C'était une ruée d'aloses, fraîchement arrivée de la mer pour le frai. Depuis plusieurs jours, les aloses s'étaient tenues derrière la ligne des brisants, au-delà du chenal. Cette nuit-là, avec la marée montante, elles étaient passées devant la bouée dont la cloche guidait les pêcheurs à leur retour, avaient franchi le chenal et traversaient la lagune.

Tandis que la nuit s'épaississait, que la marée pressait de plus en plus loin dans les marécages et s'élevait jusqu'à l'estuaire du fleuve, les poissons argentés hâtèrent leurs mouvements, éprouvant leur chemin au fil des eaux moins salées qui leur indiquaient la voie vers le fleuve. L'estuaire, vaste et apathique, n'était guère plus que l'un des bras de la lagune. Ses rives étaient morcelées en schorres, et loin en amont sur le cours sinueux du fleuve, les pulsations de la marée et l'âcre amertume de l'eau parlaient le langage de la mer.

Certaines aloses migratrices étaient âgées de trois ans et venaient pondre pour la première fois. Quelques autres avaient un an de plus et vivaient leur deuxième excursion reproductive. Celles-ci connaissaient bien les secrets du fleuve et les étranges ombres quadrillées qui s'y trouvaient parfois.

Les plus jeunes aloses n'avaient du fleuve qu'un souvenir confus, si l'on peut appeler « souvenir » cette réaction plus vive des sens quand les branchies délicates et les lignes latérales percevaient la salinité moindre de l'eau, les rythmes changeants et les vibrations des eaux intérieures. Trois ans plus tôt, elles avaient quitté le fleuve, descendant vers

l'estuaire, jeunes poissons à peine aussi longs que le doigt d'un homme, en route pour la mer au temps des premiers froids de l'automne. Le fleuve oublié, elles avaient amplement pérégriné dans la mer, se nourrissant de crevettes et d'amphipodes. Elles avaient voyagé si loin et par des voies si détournées que nul homme n'avait pu suivre leur trace. Peut-être avaient-elles hiverné dans une eau profonde et tiède loin de la surface, se reposant dans le trouble crépuscule au bord du continent, ne risquant que de timides et rares voyages au-delà des limites où commencent le silence et les ténèbres des grandes profondeurs. Peut-être avaient-elles, en été, vagabondé dans le vaste océan, vivant de la riche nourriture qu'offre sa surface et amassant des épaisseurs de muscles et de graisse sous l'armure brillante de leurs écailles.

L'alose arpenta les routes marines connues et empruntées des poissons seuls, tandis que la terre parcourut trois fois le cycle du zodiaque. La troisième année, comme les eaux de la mer se réchauffaient lentement au soleil méridional, l'alose céda à l'appel de l'instinct racial et rentra au pays natal pour pondre.

La plupart des poissons qui arrivèrent cette nuit-là étaient des femelles, lourdes de semence. La saison touchait à sa fin et les plus grands groupes étaient partis auparavant. Les mâles, venus les premiers, étaient déjà dans la frayère, ainsi que beaucoup des porteuses de semence. Quelques poissons parmi les plus en avance avaient poussé jusqu'à cent cinquante kilomètres en amont, où le cours d'eau trouvait son origine informe dans les sombres marais de cyprès.

Chaque femelle propagerait en une saison plus de cent mille œufs. Sur ce nombre, seuls un ou deux alevins survivraient peut-être aux périls du fleuve et de la mer avant de revenir pondre, car d'une sélection si implacable dépend l'équilibre des espèces.

Le pêcheur qui habitait l'île était sorti vers la tombée de la nuit pour tendre les filets maillants dont il partageait la propriété avec un autre pêcheur de la ville. Ils avaient ancré, presque en angle droit sur la rive ouest du fleuve, un grand filet qui s'étendait loin dans le courant. Tous les pêcheurs du coin savaient de leurs pères, qui eux-mêmes savaient de leurs pères, que les aloses arrivant depuis le chenal de la lagune se dirigeaient habituellement vers la rive occidentale du fleuve lorsqu'elles entraient dans les hauts-fonds de l'estuaire, où aucune issue ne restait ouverte. C'est pourquoi la rive occidentale était saturée de structures fixes, comme des verveux, et les pêcheurs qui employaient du matériel mobile se disputaient âprement les quelques places restées libres.

Juste au-dessous de l'endroit où l'on venait d'installer le filet maillant cette nuit-là, se trouvait le long conduit d'un verveux fixé à des poteaux plantés dans le sol mou. L'année précédente, il y avait eu un conflit quand les pêcheurs au verveux avaient découvert que ceux du filet maillant s'emparaient d'une bonne part des aloses en se plaçant directement en aval du piège, pour en détourner les poissons. Les propriétaires du filet maillant, minoritaires, avaient dû aller pêcher ailleurs dans l'estuaire et passèrent le reste de la saison à récolter de maigres butins et à maudire leurs compétiteurs. Cette fois-ci, ils tentèrent d'installer leur filet au crépuscule et de le retirer dès le petit jour. De fait, leurs rivaux ne posaient le verveux qu'au lever du soleil, moment auquel les pêcheurs à filet maillant étaient déjà repartis plus bas, les filets rangés dans les bateaux, sans aucune preuve de leur pêche.

Vers minuit, à l'approche de la marée haute, la ligne des flotteurs de liège tressauta lorsque la première des aloses migratrices percuta le filet maillant. La ligne se mit à vibrer et plusieurs flotteurs disparurent sous les eaux. L'alose, femelle de presque deux kilos, avait passé la tête par une des mailles du filet et luttait pour se dégager. Le cercle étroit qui s'était

glissé sous ses branchies serrait de plus en plus les délicats filaments tandis que le poisson ruait dans le filet ; se ruait encore pour se libérer de cette chose, comme d'un garrot brûlant qui l'étranglait ; cette chose qui le tenait dans un étau invisible et ne le laissait ni poursuivre sa route en amont ni s'en retourner chercher refuge dans la mer.

La ligne des flotteurs tressauta beaucoup cette nuit-là et de nombreux poissons furent saisis par les branchies. La plupart moururent lentement par suffocation, car les mailles entravaient le mouvement respiratoire régulier des ouïes qui permet aux poissons d'aspirer l'eau par la bouche et de la faire passer jusqu'aux branchies. Une fois, les flotteurs s'agitèrent violemment et leur ligne resta dix minutes sous la surface. C'est alors qu'un grèbe nageant à la poursuite d'un poisson, un mètre cinquante sous l'eau, traversa le filet jusqu'aux épaules et dans une lutte frénétique de ses ailes et de ses pattes lobées, s'y emmêla irrémédiablement. Le grèbe fut bientôt noyé. Son corps pendait mollement au filet, tout comme une vingtaine de cadavres de poissons argentés dont les têtes restaient pointées en amont, vers les frayères où beaucoup d'aloses attendaient leur venue.

Quand une demi-douzaine d'aloses furent prises dans le filet, les anguilles habitant l'estuaire prirent conscience qu'un festin se préparait. Depuis le crépuscule, elles avaient glissé d'un mouvement sinueux le long des rives, risquant leurs museaux dans les trous des crabes et s'emparant de la moindre petite créature aquatique. Les anguilles vivaient en partie de leur propre travail, mais étaient aussi des voleuses qui dévalisaient les filets maillants des pêcheurs quand elles le pouvaient.

Presque sans exception, les anguilles de l'estuaire étaient des mâles. Quand les jeunes anguilles arrivent de la mer, où elles sont nées, les femelles s'avancent loin vers l'amont des cours d'eau, mais les mâles restent près des embouchures en attendant que leurs futures compagnes, embellies et engraisées, les rejoignent pour le voyage retour jusqu'à la mer.

Comme les anguilles sortaient la tête des trous situés sous les racines des herbes marécageuses et se balançaient tranquillement, se délectant de l'eau qu'elles aspiraient dans leurs bouches, leurs sens aigus sentirent le goût du sang de poisson qui se diffusait lentement dans l'eau tandis que les aloses captives luttèrent pour s'échapper. Une à une, elles se glissèrent hors de leurs trous et suivirent la piste gustative jusqu'au filet.

Les anguilles festoyèrent royalement cette nuit-là, puisque la plupart des poissons pris par le filet étaient chargés de semence. Elles plantèrent leurs dents affûtées dans l'abdomen des aloses et dévorèrent leurs œufs. Quelquefois elles mangèrent également toute la chair, n'en laissant rien qu'un sac de peau vide avec l'une ou deux d'entre elles à l'intérieur. Les maraudeuses étaient incapables d'attraper une alose nageant librement ; leur unique chance de faire un pareil repas était donc de piller les filets.

Comme la nuit s'écoulait et que la marée haute était passée, les aloses se firent moins nombreuses et aucune ne vint plus se faire prendre. Quelques-unes des prisonnières, imparfaitement accrochées juste peu avant le changement de marée, se trouvèrent délivrées par le retour du flot jusqu'à la mer. De celles qui s'étaient échappées du filet maillant, certaines avaient été détournées vers le conduit du verveux et avaient longé les parois de mailles étroites jusqu'au cœur du dispositif, et donc dans la poche où elles restaient captives ; mais la plupart avaient continué leur route en amont sur quelques kilomètres et se reposaient maintenant jusqu'à la prochaine marée.

Les poteaux de l'appontement sur la rive nord de l'île laissaient voir cinq centimètres de surface humide quand le pêcheur descendit avec une lanterne et une paire de rames. Le silence de la nuit patiente fut rompu par le bruit de ses bottes sur le quai ; le grincement des avirons s'insérant dans les tolets ; le clapotis de l'eau sous les rames quand il s'engagea dans le goulet en

direction des docks de la ville pour y chercher son coéquipier. Puis l'île se réinstalla dans le silence et l'attente.

Aucune lueur n'était encore visible à l'est, mais la noirceur de l'eau et de l'air s'atténuait sensiblement, comme si les ténèbres subsistantes étaient d'une matière moins solide et impénétrable que celles de minuit. Un air fraîchissant traversa la lagune depuis l'est et, soufflant contre la marée descendante, provoqua de petites vagues sur la plage.

Presque tous les becs-en-ciseaux avaient déjà quitté la lagune et emprunté le chenal pour retourner aux bancs extérieurs. Seul Rynchops était resté. Il ne se laisserait apparemment jamais de voler en cercle au-dessus de l'île, de faire de larges sorties sur les marais, ou sur l'estuaire parsemé de filets. Quand il traversa le goulet pour refaire un tour depuis l'estuaire, la lumière se révéla suffisante pour voir les deux pêcheurs manœuvrant leur bateau près des flotteurs du filet maillant. La brume blanche planait sur les eaux et tourbillonnait autour des hommes qui, debout sur leur embarcation, s'efforçaient de soulever la ligne d'ancrage à l'extrémité du filet. L'ancre émergea, draguant avec elle un amas de rupelle, puis fut déposée sur le pont.

L'écumeur traversa un à deux kilomètres vers l'amont, volant bas sur l'eau, puis forma un large cercle au-dessus des marais pour redescendre à l'estuaire. Une forte odeur de poisson et d'herbes marines lui parvenait par les brouillards du matin, et les voix des pêcheurs portaient clairement sur les eaux. Les hommes juraient en levant leur filet maillant, dont ils dégageaient les poissons avant de le replier tout ruisselant sur le fond plat de l'esquif.

Comme Rynchops passait à une demi-douzaine de coups d'ailes du bateau, l'un des pêcheurs lança violemment quelque chose par-dessus son épaule : une tête de poisson avec ce qui semblait être un épais cordon blanc attaché. C'était le squelette d'une belle alose, tout ce qu'il en restait après le festin des anguilles.

À son passage suivant sur l'estuaire, Rynchops croisa les pêcheurs qui redescendaient avec la marée, leur filet entassé sur une demi-douzaine d'aloses. Toutes les autres avaient été vidées ou réduites à l'état de squelettes par les anguilles. Déjà des mouettes s'assemblaient sur l'eau où le filet maillant avait été tendu, criant leur plaisir face aux déchets que les pêcheurs avaient jetés par-dessus bord.

La marée baissait rapidement, déferlant par le goulet jusqu'à la mer. Quand les rayons du soleil trouèrent les nuages à l'est et fusèrent sur la lagune, Rynchops vira dans les airs et suivit l'eau qui se ruait vers la mer libre.

2. Vol de printemps

Cette nuit où la grande cohorte d'aloses traversa le chenal et fit son entrée dans l'estuaire fut aussi une nuit de vastes mouvements d'oiseaux dans la région des lagunes.

À l'aurore et à mi-marée, deux petits sanderlings couraient au bord de l'eau sombre sur la plage océane de l'île-barrière, sur le fin ruban de sable battu par les vagues. C'étaient deux petits oiseaux sveltes au plumage gris et rouille dont la course faisait briller de petites pattes noires sur le sable compact, où les souffles d'écume marine roulaient comme des duvets de chardon. Ils appartenaient à une volée de plusieurs centaines de limicoles, arrivés du sud pendant la nuit. Les migrateurs s'étaient reposés à l'abri derrière les grandes dunes tant que dura la pénombre ; désormais le jour grandissant et le retrait de la marée les attiraient vers le bord de la mer.

Comme les deux bécasseaux sondaient le sable humide à la recherche de petits crustacés à coquilles minces, l'ardeur de la chasse leur fit oublier le long vol de la nuit précédente. Pour un instant, ils oublièrent aussi cette région lointaine qu'il leur fallait atteindre en seulement quelques jours - région de vastes toundras, de lacs où fondent les neiges, de soleil de minuit. Blackfoot, chef de la volée migratrice, effectuait son quatrième voyage depuis la pointe australe de l'Amérique du Sud jusqu'aux régions arctiques où nidifiaient les siens. Durant sa courte vie, il avait survolé plus de cent mille kilomètres à la poursuite du soleil au nord et au sud du globe, quelques douze mille kilomètres à chaque printemps et chaque automne. La petite femelle qui courait à ses côtés sur la plage n'était âgée que d'un an, et retournait pour la première fois dans l'Arctique qu'elle avait quitté en oisillon neuf mois plus tôt. Comme les sanderlings plus âgés, Silverbar avait troqué son plumage d'hiver gris perle pour un manteau abondamment tacheté de